

histoire
de l'abbaye
suite...

La construction du nouveau monastère

1938-1941

AUSSITÔT ARRIVÉ AU CANADA, en avril 1938, dom Paul Bellot se mit à l'œuvre et déploya son activité d'architecte sur deux chantiers de construction : l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal et le prieuré de Saint-Benoît-du-Lac. Il y consacra les dernières années de sa vie. Pour le prieuré, il bénéficia du concours de deux jeunes architectes dévoués et compétents : Félix Racicot, un architecte-ingénieur de 35 ans, et surtout dom Claude-Marie Côté qui avait reçu l'habit monastique en 1932, au terme de ses études en architecture à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Leur collaboration fut confiante et fructueuse. Le maître laissait volontiers ses cadets exprimer leurs points de vue, mais se réservait de trancher quand l'enjeu lui paraissait essentiel. Le Père Prieur, dom Crenier, sur qui reposait la responsabilité dernière de l'entreprise, ne s'interdisait pas non plus d'intervenir, tout en laissant à dom Bellot une large marge de liberté : «C'est, lui écrivait-il, votre plan que nous voulons, et quand nous vous faisons des suggestions, il est toujours entendu, comme je vous l'ai dit maintes fois, que c'est à la condition que vous les trouviez admissibles.»

Le plan général mis au point par dom Bellot se conformait à la tradition architecturale des monastères européens. Il s'en éloignait cependant sur certains points lorsque la topographie du terrain et le climat canadien l'exigeaient. Ainsi, au lieu du quadrilatère traditionnel, dom Bellot opta pour le plan pentagonal. Pour le moment, il ne s'agissait que de construire les deux ailes qui répondraient aux besoins immédiats de la communauté. Il va de soi que des problèmes majeurs se posèrent aux constructeurs et aux moines : Fallait-il choisir comme matériau prédominant le béton,

la pierre ou la brique? Le toit devait-il être couvert de feuilles de cuivre ou de bardeaux d'asphalte? pour le chauffage, quel système présentait le plus d'avantages? Toutes ces questions firent l'objet de discussions serrées et d'études approfondies. Au départ, on privilégia cette pierre des champs qu'on trouvait partout sur la propriété. Mais il fallut déchanter, les spécialistes, après examen, déclarèrent tout à fait impropre pour ce genre de construction. Le Père Crenier jeta alors son dévolu sur le bois incombustible. «Avec ce bois ignifugé, annonçait-il, nous pourrions faire quelque chose d'une simplicité idéale et très jolie, qui ne choquera personne et sera très bon marché.» Fort heureusement, J.-A. Boulais, propriétaire d'une carrière à Beebe, non loin de Stanstead, se déclara prêt à fournir à des conditions très avantageuses toute la pierre de granit dont on aurait besoin. La proposition fut acceptée avec empressement et le choix de ce granit blanc fut sans conteste le meilleur qu'on pût faire.

Étapes de la construction

D'importants travaux préliminaires durent être effectués avant l'ouverture du chantier. Tout d'abord, le chemin public qui longeait de trop près le monastère de bois fut détourné à bonne distance vers l'ouest. Le cimetière fut également déplacé. Les indispensables travaux de terrassement, rendus plus ardu par la forte déclivité du terrain, commencèrent à l'automne 1938. Interrompus pendant l'hiver, ils furent repris et terminés à la mi-mai 1939. En juin, les ouvriers commencèrent à couler le béton des empattements qui reposent directement sur le roc. Puis, à un rythme régulier, de semaine en semaine, l'armature de béton prit forme. Dom Bellot, retenu habituellement à Montréal par son travail à l'Oratoire Saint-Joseph, venait à Saint-Benoît aussi souvent que possible pour veiller à la fidèle exécution de ses plans. Lorsqu'en novembre, le chantier sera fermé pour la durée de l'hiver, la charpente de béton armé est complètement achevée. Le bâtiment en impose déjà par sa monumentalité sans lourdeur et l'harmonie de ses différentes composantes.

La seconde campagne de construction débuta le 20 mai 1940 avec un programme particulièrement chargé : pose du granit à l'extérieur et de la brique à l'intérieur, mise en place de la toiture de cuivre, installation du courant électrique et du système de chauffage, aménagement des locaux conventuels et des cellules, etc. Aux périodes de pointe, pas moins d'une centaine d'ouvriers de différents corps de métiers s'affairaient du sous-sol à la toiture. Les travaux furent menés si rondement qu'en la fête de

l'Ascension, le 22 mai 1941, la messe était célébrée pour la première fois dans le nouvel oratoire. Trois semaines plus tard, la plupart des moines quittaient le vieux monastère et emménageaient dans les locaux qui venaient d'être terminés.

Difficultés de financement et campagne de souscription

En même temps que prenait forme le projet de construction, le problème corollaire du financement venait hanter les esprits. Le monastère était pauvre. Ses principales sources de revenus – la ferme et le ministère pastoral – suffisaient tout juste à défrayer les dépenses courantes et payer les intérêts de la dette existante (environ 20 000 \$). Comment alors faire face au coût d'une entreprise de cette envergure? Au Père Prieur et à ses conseillers, il apparut vite que la seule solution possible était de recourir à l'aide extérieure, comme d'autres communautés l'avaient fait, au moyen d'une campagne de souscription. Ils y étaient encouragés d'ailleurs par des amis très écoutés et influents, et tout particulièrement par le cardinal Villeneuve de Québec dont la sollicitude pour Saint-Benoît-du-Lac restait toujours aussi vive.

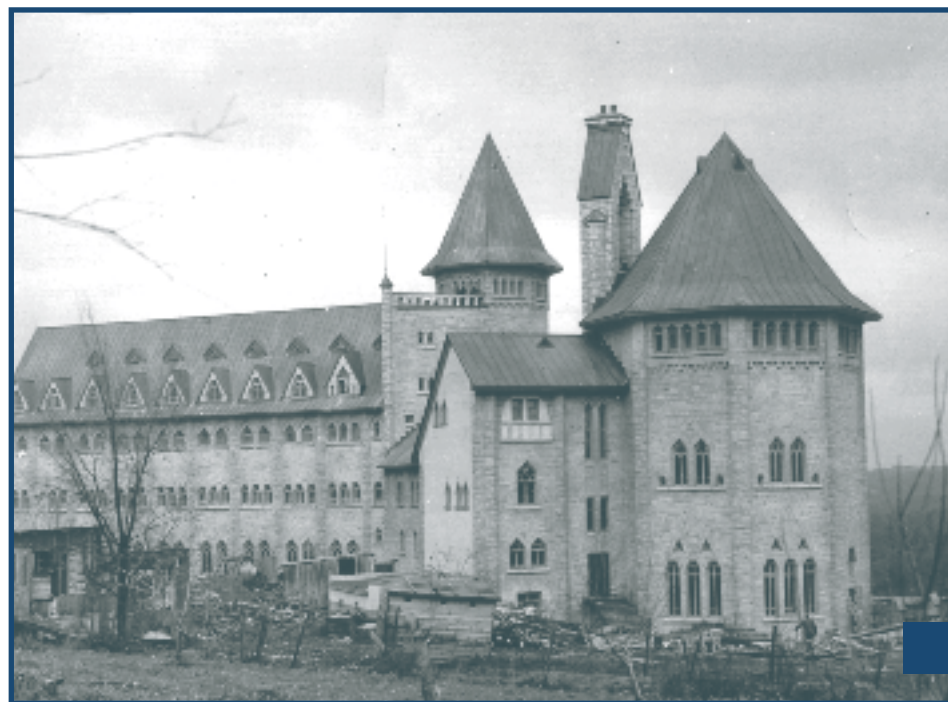
Le Père Crenier hésita longtemps avant de donner le feu vert. Il craignait qu'une souscription publique ne provoquât des réactions défavorables dans un Québec où sévissait depuis quatre ans une crise sans précédent. Quêter ou ne pas quêter : confronté à ce dilemme, il ressentait durement le poids de sa responsabilité. «Les supérieurs, écrivait-il, se trouvent coincés entre deux sortes de reproches, s'ils quêtent : manque de dignité; s'ils ne quêtent pas : manque de savoir-faire.» Finalement une formule de compromis fut retenue et on convint de se limiter à une discrète levée de fonds auprès des membres du clergé et de quelques amis laïques qu'on savait bien disposés. En guise d'étape préparatoire, on envoya une lettre circulaire à tous les prêtres du Québec et au clergé franco-américain. Cette opération se solda par un échec; «la souscription aux États-Unis, constatait le Père Crenier, n'a absolument rien donné.» La sollicitation par correspondance ayant échoué, on en tira la conclusion que seules des rencontres personnelles effectuées par un moine quêteur avaient des chances de succès.

Pour cette tâche de quêteur, le Père Prieur fit appel à dom Jean-Anselme Mathys. Ce jeune moine – il n'avait que trente ans – avait toute sa confiance et présentait le profil souhaité. Son autorité native, sa ténacité, ses fortes convictions et son pouvoir de persuasion laissaient espérer d'heureux résultats. L'obéissance et l'amour de son monastère lui firent accepter sans hésiter cette mission difficile et ingrate; il la poursuivra bien au-delà de cette première campagne, et même jusqu'à la fin de sa vie active.

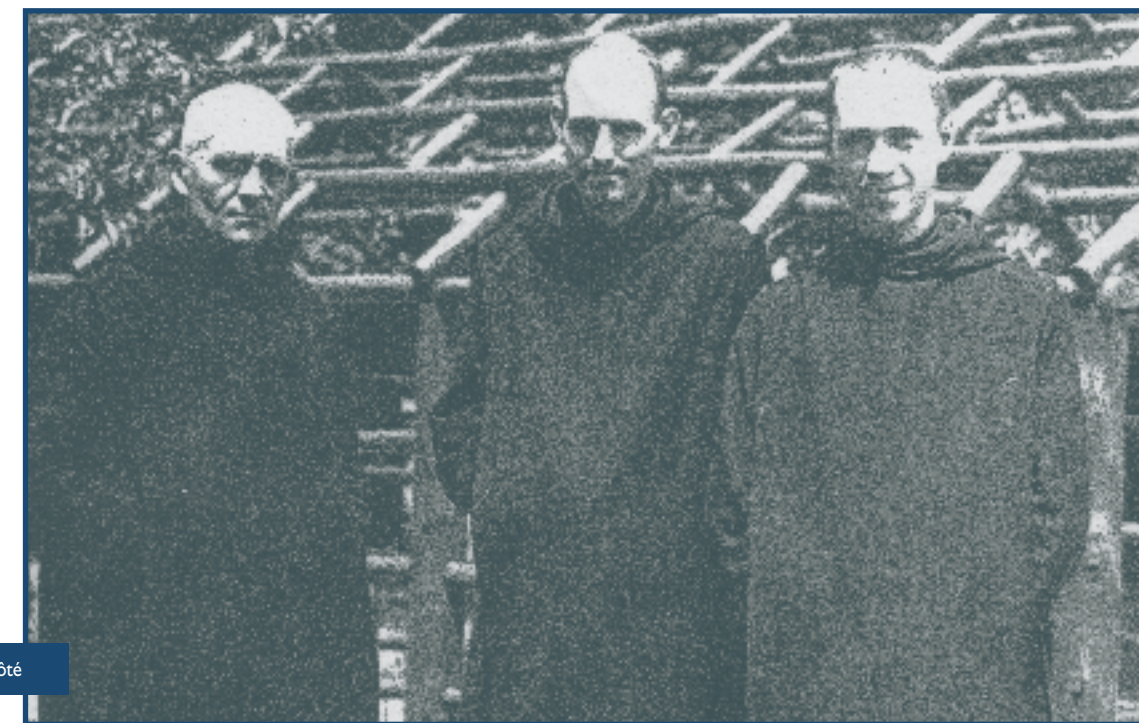
Dom Mathys fera donc ses premières armes de moine quêteur

en 1938 et 1939. Il se consacra à plein temps à cette activité, sauf une semaine par mois qu'il passe au monastère pour fin de ressourcement monastique. Son champ d'opération couvre une bonne partie du Québec et la région d'Ottawa. Inlassablement, il frappe à la porte des évêchés, des presbytères et des séminaires et sollicite des dons et des prêts à fonds perdus pour l'œuvre de Saint-Benoît-du-Lac. Partout où sa quête le conduit, il se fait un devoir de faire connaître l'Ordre de saint Benoît, la vocation bénédictine, et aussi les vertus de la médaille de saint Benoît. Le 23 novembre 1938, il écrit au Père Prieur : «Cela va sur les roulettes... des guérisons (une ménagère et un cheval par la médaille de saint Benoît presque instantanément) du beau temps, des conversions et des sermons un peu partout, je ne refuse jamais de parler.» Ces lignes sont particulièrement caractéristiques de son optimisme... et de son style. Partout il reçut un excellent accueil. Il notait en mars 1939 : «Je suis agréablement satisfait de la souscription parmi les prêtres; pas un seul ne m'a refusé jusqu'ici.» L'intérêt et la sympathie pour l'ordre bénédictin et son implantation au Québec étaient manifestes, mais les moyens de concrétiser matériellement demeuraient limités. Les billets de 5 \$ et de 10 \$ constituaient la grande majorité des dons; rares étaient ceux de 50 \$ et plus. Parmi les donateurs insignes, dom Mathys aimait citer M^{gr} F.-Z. Decelles de Saint-Hyacinthe qui souscrivit pour la somme de 1 000 \$ avec ce commentaire : «C'est une œuvre admirable que vous faites, elle est nécessaire. Vous avez bien fait de rester dans votre solitude. Il faut cela pour la vie monastique à notre époque.» Ses prêtres, stimulés par son exemple, furent d'une telle libéralité que la quête dans ce diocèse fut qualifiée de pêche miraculeuse.

À l'ouverture de la campagne de souscription, aucun objectif précis n'avait été fixé. Les plus optimistes croyaient que la somme de 100 000 \$ pouvait être atteinte, d'autres en doutaient et jugeaient cet objectif irréaliste. «Pour ma part, confiait le Père Crenier en avril 1938, je n'ai jamais compté sur plus de 50 000 \$ et c'est cette somme que, selon moi, nous n'atteindrons pas.» En écrivant ces mots, il se montrait trop pessimiste et sous-estimait la générosité des donateurs et le savoir-faire de dom Mathys. Deux ans plus tard, quand fut établi le bilan général de la souscription, le montant



Monastère en voie d'achèvement (mai 1941)



Dom Bellot, dom Mathys et dom Côté

global atteint 91 834,87 \$, soit 42 500 \$ à fonds perdus, 32 479 \$ en dons, 16 755 \$ en souscriptions signées ... Grand total de la souscription du clergé : 60 378,47 \$.



M^{sr} Desranleau et dom Crenier (11 juillet 1941)

14 Les moines avaient tout lieu d'être satisfaits de la souscription. Elle allait couvrir une partie notable des frais de la construction, mais pas la totalité, et il s'en fallait de beaucoup. Très rapidement, au chapitre des dépenses, les prévisions initiales avaient été dépassées. Dom Chouinard, le cellier de l'époque, avait prévenu le Père Crenier, en novembre 1939, qu'une révision à la hausse s'imposait. Celui-ci s'inquiétait de ces propos alarmistes et écrivait à dom Mathys : «Il y en a même qui ont parlé de 200 à 300 000 dollars ... M. Racicot m'avait dit le contraire il y a environ 15 jours. Qui croire?» Autant qu'il le peut, il freine les dépenses, aussi bien par souci d'économie que de pauvreté monastique. En sabrant énergiquement dans tout ce qu'il estimait superflu, par exemple, l'adduction de l'eau courante dans les cellules des moines, il encourt le reproche d'exagération. Mais il n'est pas homme à céder aux pressions quand des principes sont en jeu. «Je sais très bien, réplique-t-il, que mes idées, sur certains points, n'ont pas de bon sens. Mais il s'agit de bâtir un monastère, et non une maison bourgeoise munie de tous les raffinements que les gens riches n'ont pas chez eux.»

En dépit de cette politique de stricte économie, les dépenses montèrent en flèche. Le Père Prieur et ses moines avaient eu beau calculer au plus juste, ils connurent de désagréables surprises. «Ainsi, constatait le P. Prieur, dans les choses dont on nous avait dit qu'elles seraient faciles à faire et peu coûteuses, nous avons eu du travail et des dépenses à n'en

plus finir, bien au-delà de ce qui était prévu.» De plus, l'entrée en guerre du Canada, en 1939, entraîna une augmentation sérieuse du coût des matériaux, des équipements techniques et des salaires. À ce moment-là, la construction était trop avancée pour qu'on songeât à l'interrompre, il fallait aller de l'avant et gérer au mieux les nouvelles contraintes économiques.

Visite et bénédiction du monastère

Une fois l'intérieur du monastère terminé, le Père Prieur jugea opportun d'en permettre la visite au public. Dans son esprit, cette autorisation exceptionnelle visait surtout tous ces amis et bien-faiteurs qui avaient contribué généreusement à la construction. L'opération portes ouvertes s'étendit du 14 juin au 11 juillet 1941 et l'affluence fut beaucoup plus grande que prévu. Les moines chargés du service d'ordre eurent fort à faire pour canaliser le flot de visiteurs; il en vint, a-t-on calculé, entre 20 et 25 000, hommes et femmes, (environ 800 par jour en moyenne).

Les commentaires qui parurent dans la presse furent unanimement élogieux. «Une perle d'architecture » s'exclama un journaliste. «Un des plus beaux monuments de la province et même de l'Amérique du Nord » renchérisait un autre. Dom Bellot ne dut pas être insensible à ces appréciations enthousiastes, non certes qu'il en tirât vanité, l'homme était résolument modeste, mais elles le confortaient dans la pensée que ses efforts pour la rénovation de l'art religieux au Canada n'avaient pas été vains. Le prieuré de Saint-Benoît-du-Lac fut sa dernière œuvre architecturale; il devait mourir d'un cancer trois ans plus tard, à l'âge de 68 ans, sans avoir pu revoir sa patrie.

La bénédiction solennelle du nouveau monastère avait été fixée au 11 juillet, fête de saint Benoît, et M^{sr} Philippe Desranleau, l'évêque du diocèse, avait accepté de la présider. À 13h30, les moines, leurs invités et l'assistance, réunis au pied d'une estrade installée sous les arbres, écoutèrent d'abord une longue allocution du Père Crenier qui exprima en termes vibrants la reconnaissance de la communauté. M^{sr} Desranleau le suivit au micro et, à la fin de son



Dom Crenier prononçant son allocution en présence de M^{sr} Desranleau et M^{sr} Douville (11 juillet 1941)



Le premier oratoire du nouveau monastère (1941)

être réalisé au coût de 120 000 \$. Trois ans plus tard, l'addition finale des comptes à payer porta à près de 300 000 \$ la note globale. Déduction faite des recettes de la souscription, la dette du prieuré atteignait plus de 200 000 \$. Entre temps, dom Mathys était devenu le cellier (le 6 juin 1941) et son influence dans les questions d'administration n'avait cessé de croître. Certain de pouvoir maîtriser la situation, il s'employa d'abord à rassurer le Père Crenier : «Pour ce qui regarde la construction, vous n'avez pas besoin de vous préoccuper en aucune façon de ce qui regarde la partie financière; je suis en position pour vous dire à l'heure actuelle qu'en plus de ce que nous disposerons en juin, nous pouvons emprunter sans danger ...»

discours, il affirmait sa conviction que «c'est une grande chose qu'un monastère bénédictin, et pour la province et pour le Canada tout entier. C'est un bienfait de la Providence et nous devons des actions de grâce à Dieu qui nous a donné cette richesse.» Les moines chantèrent alors les acclamations d'Hincmar et tous se dirigèrent vers le monastère. L'évêque et ses ministres assistants parcoururent les divers locaux conventuels – cloître, chapitre, bibliothèque, etc. – pour la bénédiction rituelle avec chant de psaumes, oraisons et aspersion d'eau bénite. Le soir de cette mémorable, mais exténuante journée, le Père Prieur notait que «les moines n'étaient pas fâchés de rentrer dans leur vie normale et de se reposer de l'extrême fatigue causée par la réception de tant de milliers de personnes en si peu de temps.»

Lendemain de construction

Dotée maintenant de locaux plus adaptés, la communauté reprit son rythme régulier de prière et de travail, mais sur elle pesait un très lourd fardeau financier. Selon les prévisions initiales, pourtant revues par des spécialistes, le plan conçu par dom Bellot pouvait

15 Les emprunts et les intérêts à payer constitueront désormais, et pour longtemps, le souci majeur, et parfois le cauchemar des supérieurs de la maison. Et cependant, on se tromperait si on imaginait la communauté de 1941 sombrant dans la morosité. Au contraire, elle connaît une période remarquable d'essor et de rayonnement spirituel et liturgique. La publicité que les médias d'alors ont faite à ce nouveau monastère, œuvre du célèbre dom Bellot, fait affluer les visiteurs. Venus pour la plupart en simples curieux, ils emportent de leur visite une meilleure connaissance des moines bénédictins et de leur mission dans l'Église du Québec. Les entrées au noviciat sont de plus en plus nombreuses et, à cet égard, l'année 1940 est particulièrement faste, puisque le Père Prieur donne l'habit monastique à onze postulants.

Pour le moment, la communauté vit dans la gêne – c'est son lot depuis la fondation – mais il s'y trouve une telle bonne volonté et une telle variété de talents que l'avenir ne peut être envisagé qu'avec une sereine confiance. (à suivre)

dom René Salvat, o.s.b.